

Le bridge, jeu humain

*Parce qu'il a su épouser les contours
de l'âme humaine jusque dans ses contradictions,
le bridge tend à l'homme le miroir de sa réalité.*

De quoi réfléchir!

Le bridge, tel que l'ont fixé quelque soixante-dix ans de pratique sans altération des règles, sinon mineure, apparaît comme une construction de l'esprit d'une telle complexité qu'elle devrait décourager, tôt ou tard, la plupart des joueurs. Or il n'en est rien, bien au contraire : on entend tous les jours, dans les clubs ou dans les salons, résonner les accents de la passion la plus sincère. On se brouille ou on se congratule pour un 2 de Trèfle, on adopte un nouveau système ou une enchère artificielle comme on entrerait autrefois en religion, on quitte son partenaire pour un autre, on s'inscrit à des stages, on achète des livres, on commente à l'infini les donnes jouées. Bref, bien qu'il n'y ait guère de spectacle plus morne, à première vue, que des rangées de tables occupées par des bridgeurs, on pleure, on rit, on adore, on déteste. Entre ces excès, il arrive qu'on s'ennuie un peu, qu'on éprouve un petit bonheur tranquille d'ouvrier satisfait, ou une modeste frustration d'artisan déçu.

C'est que le bridge a su, par une magie qui restera sans doute inexplicable, établir des règles qui épousent les contours de la psychologie humaine, y compris ses contradictions. Tout pratiquant, même s'il n'en a, le plus souvent, qu'une obscure conscience, joue un rôle et risque sa vie en même temps que chaque carte. Il doit, en un temps très bref, envisager calmement les plus probables parmi une infinité d'hypothèses et se déterminer. Il doit user à la fois de raison et d'ima-

gination, faire preuve d'audace sans se surestimer, tirer le meilleur parti de son jeu sans jamais lâcher le fil qui le relie à son partenaire. Il peut éprouver, presque à la même seconde, une félicité comparable à celle des mystiques ou des mathématiciens en contemplation et un accablement, un sentiment d'abjection proches de ceux des damnés.

Et les bridgeurs sont pourtant gais. Non pas de cette allégresse suspecte propre aux guillerets qui cognent leur carte sur la table, le soir au fond des bistrotts. Mais plutôt de la joie grave des enfants qui prennent leur jeu au sérieux, comme s'ils pressentaient sa valeur de miroir de la réalité. Le bridge engage totalement le joueur. Celui-ci est à la fois captivé par ses cartes, sans détachement possible, et acteur d'une autre réalité – le jeu – qui transpose dans le mode symbolique les mêmes données psychologiques que dans la vie réelle. C'est peut-être de cet engagement total du joueur et de la conscience, plus ou moins claire, de la beauté et de la perfection du jeu que naît le plaisir de jouer au bridge.

Un sport de l'esprit

Dès son initiation, le bridgeur saisit d'emblée à la fois la complexité technique du jeu et la profondeur et la richesse d'un jeu bien maîtrisé que l'apprentissage va lui permettre d'atteindre. Loin d'être un passe-temps futile, le bridge est une discipline qui

engage l'individu-joueur à de multiples niveaux : ludique, intellectuel, moral, psychologique.

Entraînement et technique

Face à la technique extrêmement complexe du jeu, le bridgeur prend conscience qu'on n'a jamais fini d'apprendre à jouer. Loin de les décourager, cela pousse les plus passionnés à s'inscrire à un club et à suivre des cours, voire des stages de perfectionnement. D'autres achètent des ouvrages spécialisés ou se penchent, crayon en main, sur les problèmes publiés dans les journaux. Ces bridgeurs, en mettant au point leurs conventions avec leur partenaire, tentent d'améliorer leur maîtrise de la technique et leurs performances. Ces efforts ne sont pas toujours immédiatement récompensés car, s'il est vrai qu'on ne saurait progresser sans un minimum de bases techniques, seule une mise en pratique de ces connaissances livresques peut fixer l'acquisition. Émaillés de problèmes techniques, qui isolent nécessairement un aspect particulier du jeu, cours et manuels ne peuvent remplacer une pratique assidue. Au bridge, aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est en jouant que l'on travaille vraiment.

Car l'apprentissage est long, mais le jeu est très bref : une donne ne dure que quelques minutes, pendant lesquelles doivent se prendre un nombre de décisions interdisant la réflexion pondérée que l'on exerce en étudiant un problème technique. À la table, seules les connaissances réellement assimilées sont mobilisables. C'est la capacité à les mettre en

œuvre qui fonde les différences de niveau entre les joueurs. D'autre part, toute erreur peut se révéler source d'apprentissage. Que le joueur en analyse lui-même les causes pour y trouver remède, ou que son partenaire l'y aide par ses remarques, il se souviendra mieux de ce qu'il aura appris ainsi. Le jeu, sans cesser d'être un plaisir, devient un entraînement, aussi exigeant parfois que celui des sportifs de haut niveau.

Émotion et stress

De nombreux facteurs émotifs concourent à brouiller l'apprentissage : l'ardeur du jeu, l'envie de gagner, l'agressivité des autres joueurs, la mauvaise foi, le ressentiment, la colère. D'où la nécessité de faire un effort constant sur soi-même, afin de garder la concentration requise pour progresser réellement.

Au prix de cet effort, le joueur peut parvenir à utiliser son stress de façon positive. Ce n'est pas la moindre des choses que peut enseigner le bridge. Tout joueur, qu'il s'assoie dans un salon pour jouer avec des amis ou dans un club pour se mesurer à des inconnus, ressent, dès le début d'une partie et au fur et à mesure qu'elle se déroule, un faisceau de sentiments contradictoires. Cela commence par l'expectative, au moment de relever son jeu, et s'achève par le plaisir de gagner ou la frustration de perdre, en passant par toutes sortes de tensions successives : désir de faire la bonne enchère puis de jouer la carte juste, satisfaction brève de vérifier une supposition, frustration plus ou moins aiguë de se voir découvert, déjoué...

Le plus difficile est peut-être, paradoxalement, de résister à l'illusion de toute-puissance que procurent les coups réussis. Car, comme l'expliquent les théoriciens du stress, une émotion positive est encore une ten-

Sur les jeux anglais, la marque du cartier figure sur l'As de Pique (XVIII^e siècle).



sion, qui peut être aussi préjudiciable qu'une émotion négative, si on se laisse déborder. Un bridgeur l'apprend très vite à ses dépens, par exemple lorsqu'il relâche, même brièvement, son attention après une manœuvre fructueuse, dont il perd alors tout le bénéfice. L'habitude de contrôler ses émotions à la table de jeu est une affaire d'entraînement. La pratique enseigne que cette maîtrise est fructueuse. Celle-ci peut se prolonger, plus ou moins délibérément, dans la vie courante, encore qu'on connaisse des bridgeurs parfaitement sereins à la table qui sont des «souples au lait» ailleurs, et inversement.

Jouer à deux

Une des raisons pour lesquelles les qualités du bridgeur ne sont pas faciles à appliquer dans la vie de tous les jours, c'est que le jeu n'est pas une ascèse individuelle. On joue avec un partenaire contre des adversaires en développant une construction avec le premier et une offensive contre les seconds, selon un code précis, destiné, notamment, à canaliser l'agressivité et à contenir le rapport de forces dans des limites équitables. Et c'est précisément cette éducation qui permet, avec l'expérience, d'appivoiser au jour le jour ses pulsions d'intolérance. C'est pourquoi la Fédération mondiale de bridge présente ce jeu comme un facteur d'entente et de compréhension entre les peuples.

L'art du compromis

À jeu égal, entre deux joueurs ayant le même niveau technique, le plus fin tacticien devrait l'emporter... s'il jouait seul. Or on joue à deux, solidairement, et la paire la plus performante sera toujours celle qui a pu développer le meilleur dialogue. Des enchères jus-

qu'au choix de la dernière carte à jouer, le code permet au bridgeur de donner de nombreuses indications à son partenaire. Encore faut-il qu'elles soient comprises, et suivies. Les discussions enfiévrées qui interviennent trop souvent en fin de donne montrent que ce n'est pas toujours le cas, que l'un des partenaires se soit mépris sur le signal, ou qu'il ait délibérément choisi de l'ignorer pour lui préférer un autre parti. D'où la nécessité de négocier précisément ces conventions avec son partenaire et de s'y tenir.

Il arrive souvent, dans une paire, que les deux joueurs ne soient pas de même force. Autant en prendre acte et élaborer ensemble la tactique adaptée, sans doute plus modeste que ne le souhaiterait le joueur le plus fort mais plus payante à long terme. Cet art du compromis est des plus difficiles, car il implique un pragmatisme fort éloigné des passions liées au désir de vaincre et de prouver qu'on est le meilleur. Il ne peut s'atteindre que lorsqu'on a clairement pris la mesure de ses possibilités ou, plutôt, de celles de l'équipe qu'on forme avec le partenaire, une équipe théoriquement sans capitaine mais où un leadership de fait s'instaure, qu'il est vital de respecter. Reste ensuite à définir des conventions qui permettent un dialogue équilibré. Dans cette négociation, le rôle de celui qui doit se hisser au niveau de son coéquipier n'est pas plus malaisé que la tâche de ce dernier, contraint de limiter ses prétentions.

Les relations entre partenaires

Ce compromis permanent entre les partenaires fait appel à des qualités morales qui sont souvent mises à rude épreuve. Car, en fait, loin d'être régies par des considérations pragmatiques, les paires se forment par l'affectif, à l'image des couples amoureux. Deux partenaires se choisissent souvent sur

ce qui ressemble fort à un coup de cœur réciproque, où les aptitudes techniques tiennent moins de place que l'inclination. Tous ceux qui forment une paire régulière ont goûté à l'ivresse de cette relation. Le meurtre commis par Mrs Bennet (voir encadré) en représente un point culminant : le partenaire symbolise souvent celui que l'on aime haïr. Au sommet de sa hiérarchie, le bridge français a souvent été le théâtre de divorces spectaculaires entre champions qui, après s'être associés pour un certain nombre de compétitions, se sont opposés puis séparés sur une crise violente ou après des désaccords prolongés.

Pour être symbolique, l'affrontement n'en est pas moins réel, et les enjeux sont très passionnels. Un non-initié jugera sans doute excessifs les reproches véhéments ou les congratulations vibrantes échangés par deux bridgeurs au sujet d'une Dame de Cœur jouée à temps ou non. Comme dans une relation amoureuse, l'idée que chacun a de soi-même est en jeu, ce qui crée tous ces psychodrames habituels à la table. Le chroniqueur américain Edgar Kaplan s'est moqué ainsi de ces fièvres : «On pourrait associer n'importe lesquels des cent

meilleurs joueurs de France pour former très rapidement une paire de valeur mondiale. L'ennui est qu'on ne trouve pas, parmi les cent meilleurs joueurs de ce pays, deux joueurs désireux de s'asseoir l'un en face de l'autre !»

Le bridge réunit, il est vrai, plusieurs facteurs portant ses pratiquants à passer outre les frontières que leur éducation ou leur morale leur ont assignées dans le reste de leurs activités. Et puis, tout se passe très vite, et la sanction d'une faute, résultant d'une négligence ou d'une transgression, n'en est que plus difficile à accepter.

Modestie et indulgence

Pourtant, l'esprit du bridge commande l'attitude contraire, d'autant plus que l'analyse d'une erreur peut permettre de l'éviter, si une situation comparable se représente. Le bridgeur a tout à gagner en se mettant à la formidable école de concentration, de rigueur, de maîtrise de ses émotions et de respect d'autrui qu'est ce jeu.

Il y a de cela quelques années, Giorgio Belladonna et Walter Avarelli, champions italiens qui formaient une des meilleures paires mondiales,

Le meurtre de Mrs Bennet

Le 29 septembre 1929, John et Myrtle Bennet jouaient tranquillement au bridge chez eux, à Kansas City, avec des amis, quand John eut le malheur de chuter d'une levée le contrat de 4 Piques que sa femme avait déclaré. Myrtle se lança dans une de ces litanies de reproches et d'insultes trop fréquentes à la table de bridge, accusant son époux d'avoir mal joué et attribuant à sa famille diverses tares infamantes. John répliqua en critiquant non seulement les enchères de son épouse mais aussi son quotient intellectuel ; et, pour faire bonne mesure, il lui administra

une paire de claques. Sur quoi, elle alla chercher un revolver. Réfugié dans la salle de bains, son mari essuya deux coups de feu à travers la porte et mourut quelques secondes plus tard.

Au terme d'un bref procès, elle fut acquittée en mars 1931, le jury ayant accepté de qualifier la mort d'accidentelle, et toucha la prime d'assurance-vie de trente mille dollars. La légende veut que, remariée à un autre bridgeur, elle se soit évanouie sur cette remarque de son époux, qui venait de chuter un contrat : «Tu ne vas tout de même pas me tuer pour ça !»

connurent un jour un de ces dérapages si fréquents au bridge, parvenant à un désastreux contrat de 5 Carreaux contré, qui leur valut une lourde pénalité. Selon la majorité des observateurs, Avarelli semblait responsable de cette catastrophe et tout le monde s'attendait à de violents reproches de Belladonna. Mais ce dernier déclara simplement : «C'est ma faute. Je n'ai rien fait pour aider Walter à éviter cet accident.» Le comportement de Giorgio Belladonna est exemplaire : il trouva un moyen de dédramatiser la chute de ce contrat et de dégager la culpabilité d'Avarelli. Ce faisant, il a non seulement ménagé les sentiments de son associé, mais il a circonscrit l'incident à une seule donne désastreuse. S'il s'était répandu en invectives ou avait seulement insisté sur cet échec, il y a fort à parier que d'autres catastrophes auraient suivi, car Walter Avarelli, sous le choc, aurait éprouvé de sérieuses difficultés à conserver la sérénité nécessaire pour continuer le tournoi dans de bonnes conditions.

Hugh Kelsey, un des grands théoriciens britanniques, incite son lecteur, empruntant l'expression aux termes solennels de la cérémonie de mariage, à «aimer et chérir» son partenaire : il faut, dit-il, le cajoler et lui éviter tout tracés inutile. Pour résister à la tendance naturelle qui veut qu'on soit impitoyable aux défauts d'autrui et aveugle aux siens propres, les deux qualités à cultiver d'abord sont la modestie et l'indulgence. Avoir conscience qu'on n'est pas soi-même infailible et reconnaître honnêtement ses erreurs devraient conduire à mieux accepter celles d'autrui.

Le vertige du jeu

Aucune typologie des bridgeurs selon leurs personnalités n'a été établie, mais il est certain que tous ont deux

points en commun : le goût de l'effort intellectuel et l'attrait de la complexité. Pour avoir résisté à l'envie de fuir qui saisit tout novice entrevoyant les premiers détours d'un labyrinthe qu'il pressent infini, il faut que la fascination pour cet infini égale au moins la terreur et l'accablement qu'il inspire.

Dès qu'il est en mesure de maîtriser le minimum de conventions nécessaires pour se lancer dans le dialogue codé avec son partenaire, le bridgeur entrevoit quelque chose de la beauté – et de l'horreur – du jeu. Mais tout le plaisir est, au bridge comme dans tous les jeux et les sports, de se laisser séduire par cette difficulté et de tenter d'en relever le défi.

L'ivresse du calcul

Même lorsqu'on apprend les règles du bridge avec les méthodes simplifiées actuelles, on doit dès les débuts s'astreindre à une sérieuse concentration puis, très vite, assimiler un nombre croissant de données de plus en plus complexes et apprendre à en faire rapidement la synthèse. Consciemment ou non, l'adepte est aiguillonné dans cette tâche ardue par le sentiment de la beauté de cette gymnastique mentale et de l'harmonie du monde abstrait qu'elle permet d'approcher. C'est ainsi qu'il s'aguerit peu à peu en se pliant à une discipline de calcul qui lui pèsera de moins en moins. Au départ, la moindre tactique, que ce soit aux enchères ou au jeu de la carte, demande un calcul scrupuleux. On additionne, par hypothèse, ses points et ceux de son partenaire. On essaie, d'après les signes donnés par

*Dame
de Cœur
(jeu anglais,
XVIII^e siècle).*



les autres joueurs et ses propres cartes, d'inférer celles du partenaire et du camp adverse, et ce à chaque étape du jeu, où de nouvelles informations viennent confirmer ou infirmer les précédentes déductions. Ce calcul scrupuleux, cette rigueur de géomètre, cette ascèse difficile conduisent à une maîtrise toujours plus grande des lois du jeu. Très tôt, on a l'intuition des nécessités logiques qui les commandent, sans pouvoir, avant longtemps, les comprendre ni manier à sa guise l'instrument. Puis, lentement, avec la pratique et l'expérience, les calculs les plus ardu deviennent des automatismes. On évolue à l'aise dans ce qui semblait être un milieu hostile. Le brouillard se dissipe peu à peu. La rigueur n'est pas moins grande, mais elle ne conduit plus à la crispation qu'on observe chez les débutants, car elle est devenue comme une seconde nature. On entrevoit un nouveau couloir du labyrinthe, on a l'intuition d'un parcours futur.

On oublie alors ces moments difficiles, où l'on était tenté d'abandonner le bridge pour revenir à des passe-temps moins exigeants – on se compte au nombre des élus, on rêve d'une maîtrise totale, à portée de main.

C'est un moment enivrant mais dangereux, car il est illusoire : il correspond seulement à une phase de l'apprentissage ou du perfectionnement, et le tâtonnement reprendra avec la prochaine. Chez les champions, c'est le moment fort d'une compétition ou une victoire inespérée qui conduit à cette griserie, partagée même par les débutants, quand ils réussissent un joli coup. L'ivresse naît de la conviction que tout est possible et peut même se prolonger, après un échec, par l'idée que tout était possible et le désir de réparer. C'est ainsi que, à tous les niveaux, on voit des joueurs enfiévrés refaire mentalement la donne qu'ils ont mal jouée cinq minutes ou cinq

jours plus tôt, en sollicitant de l'aide pour trouver l'erreur, et l'on entend des discussions incompréhensibles et exaspérantes pour les non-initiés.

L'ivresse de la passion

On commence à jouer par hasard, par imitation, par curiosité. La dimension du monde qui se découvre alors peut provoquer des effets qui vont de l'euphorie légère à la fascination hypnotique. Le sujet le plus gravement atteint, bientôt intégré au cercle des initiés, abandonne toute valeur qui ne serait pas partagée par ses pairs. Cet univers magique tourne au délire, dont on finit par se guérir, fort d'une nouvelle expérience. Les autres, les plus nombreux, ne souffriront heureusement que de brefs à-coups de passion sans débordements. À s'enhardir dans le fascinant écheveau du bridge, on en vient à oublier le monde. D'ailleurs les bridgeurs vivent souvent entre eux. Mais le monde ne se laisse pas oublier ainsi et le jeu est le reflet fidèle des passions et des enjeux humains. La gloire et l'abjection, la félicité et le désespoir, la sérénité et la rage s'y succèdent avec régularité, comme dans la vie. On monte un coup de bridge comme on fonde une entreprise ou une opération de séduction, avec le même mélange de rationnel et d'irrationnel, de calcul consciencieux et de folie créatrice. Mais cette aventure ne dure que quelques minutes et tout est aussitôt à recommencer.

Le philosophe italien Francesco Alberoni a décrit, après bien d'autres, la naissance du sentiment amoureux, avec ses transports, ses illusions, son ravissement. Le bridgeur se trouve souvent entraîné dans de semblables excès. Il croit avoir tout compris, il vole au-dessus des nuages, il donne des leçons à tout le monde. Pareil aux amoureux, il a des comportements

superstitieux, comme si la chance seule pouvait le faire perdre ou gagner. Il est aussi fébrile, à chaque partie, à chaque donne, qu'un adolescent à son premier rendez-vous. Il relève ses cartes comme on décachette une lettre tendre, il n'écoute personne, il se croit invincible. Il ne veut plus rentrer chez lui, il passe des nuits à parler, il devient monomaniac. Il veut toujours gagner : des contrats, des compétitions, des points. Il veut tout apprendre, tout comprendre, il dévore des livres, il hante les clubs, il multiplie les stages, il tire ses collègues et les professeurs par la manche pour grappiller de nouvelles informations, des idées, des astuces. Bref, il est insupportable.

Mais, cela ne dure pas. Toujours selon Alberoni, une phase de consolidation suit les transports de l'amour naissant. Les amants qui ne se plient pas à cette loi sont condamnés à se déchirer ou à se séparer. Le bridgeur fou s'assagit, lui aussi : il apprend à connaître ses limites. Il se rend compte un beau jour que tout le monde n'a pas l'étoffe d'un champion ; il comprend aussi que, à moins de renoncer à son travail et à sa vie familiale, il lui faut en rabattre de ses prétentions. Il admet enfin qu'il ne trouvera jamais le partenaire idéal, que les adversaires feront toujours l'impossible pour le faire perdre, que ce jeu d'une beauté indicible est aussi d'une cruauté sans pareille, et qu'il fait miroiter une perfection inaccessible. Il peut alors, cédant au découra-

gement, cesser de jouer. Mais il peut aussi... commencer vraiment à jouer.

Un voyage initiatique

La nécessité, pour bien jouer ou, au moins, faire bonne figure, de maîtriser les nombreuses émotions qui se succèdent rapidement à la table fait du bridge un voyage initiatique. Il arrive qu'un professeur explique à ses élèves que, pour gagner le contrat examiné, il faut que le Roi de Pique soit chez tel joueur. Il leur conseille donc de jouer le coup selon cette hypothèse. Naturellement, la classe interroge : « Mais si le Roi de Pique est ailleurs ? » Réponse : « Alors je ne peux pas gagner. » Consternation de l'assistance, qui se sait incapable d'un diagnostic aussi serein. L'élève s'imagine souvent que, s'il ne gagne pas, c'est qu'il lui manque des connaissances et que, un jour, il en saura assez pour ne pas perdre. Mais tous les champions du monde ont perdu, souvent, parce que le Roi de Pique ou même le 2 de Trèfle n'étaient pas là où ils auraient dû être. C'est le bridge. Les circonstances du jeu ont fait que, pour gagner, il fallait cette condition et qu'elle n'a pas été satisfaite. On passe à la donne suivante.

Sage serait celui qui pourrait considérer chaque enjeu de sa vie comme une donne de bridge, en analyser scrupuleusement toutes les circonstances, favorables et défavorables, agir en conséquence puis accepter le résultat et passer au projet suivant.